

Non, des débris du socle où l'idole trônait,  
 Le serpent est sorti. Le serpent te connaît.  
 Mystérieux vengeur, il ne perd pas ta trace ;  
 Il vivait, loin du jour, au fond d'une crevasse ;  
 Ton bras l'en a chassé tout à l'heure, ton bras  
 Qui dispersait au loin ta statue en éclats.

Et certes maintenant, pour tous, il est facile  
 De voir que tu n'as pas évité le reptile ;  
 Qu'il a bien su t'atteindre, et, de son aiguillon,  
 O fugitif amant, te piquer au talon.  
 Car le sang, goutte à goutte, en tombant de ta plaie,  
 Tache les jeunes fleurs dont le sentier s'égayé ;  
 Ta taille s'est courbée, et ton front a pâli.  
 On te voit, dans les champs, promeneur affaibli,  
 A la main un bâton qui te prête son aide,  
 Chercher, à chaque pas, un banc de gazon tiède ;  
 Et rien, depuis ce jour, n'a pu te ranimer,  
 Pas même le printemps qui dit à tous d'aimer.  
 Oui, même aux jours divins où la nature exhale,  
 Comme une épouse ouvrant sa couche nuptiale,  
 Un arôme inconnu d'ardente puberté ;  
 Quand la feuille jaillit du bourgeon dilaté ;  
 Quand l'arbre centenaire à l'écorce noircie,  
 En sentant remonter la sève, remercie  
 Le printemps créateur ; lorsque les cerisiers  
 De leur neige qui tombe argentent les sentiers ;  
 Que l'air est plein des fleurs qui s'envolent des branches ;  
 Que les prés sont couverts de marguerites blanches  
 Qui ressemblent dans l'herbe à des gouttes de lait ;  
 Toi, rien ne te remue et rien ne te distrait.